

— PAR ICI, MADEMOISELLE.

Le gendarme en faction devant la porte lui fait signe d'approcher. Elle fait un pas, déplie sa convocation et pose son sac dans le bac en plastique bleu. Un deuxième gendarme, qu'elle n'avait pas encore vu, tend la main vers son passeport.

— Avancez sous le portique, mademoiselle.

C'est le troisième portique en moins de trente minutes. Pourtant, cette fois encore, elle obtempère avec hésitation, comme si elle craignait de déclencher le signal d'alarme. Bien sûr, rien ne sonne. Elle a fait attention de ne rien laisser traîner dans la poche de sa veste. Son téléphone portable, qu'elle vient d'éteindre, est sagement posé à côté du sac.

Le premier gendarme lui rend ses effets avec un sourire encourageant. Il est jeune, sans doute moins de trente ans, et il ne sait encore rien des heures qui vont suivre. Il ignore qui elle est. Il lui jette un coup d'œil rapide, sans manifester d'intérêt particulier, et tourne déjà ses regards vers l'homme en noir qui se trouve derrière elle. Au-delà, la file d'attente s'allonge.

Elle se place de côté pour attendre cet homme qui l'accompagne. Une fois de plus, elle se sent impressionnée par sa prestance et son aisance générale. Il sait, lui. Il connaît toutes les règles, tous les détours. Elle fera tout ce qu'il demande. Elle ne mettra aucune de ses décisions en question. Son avenir tout entier se trouve entre les mains de cet homme. Elle le sait, mais la douleur est trop grande pour qu'elle s'accorde le droit d'y penser.

Tandis que les gendarmes répètent, pour l'homme vêtu de noir, les mêmes gestes, elle essaie de rassembler son courage. Elle a suivi les conseils qu'on lui a donnés. Elle s'est vêtue sobrement : un pantalon noir, des chaussures classiques presque plates, une chemise blanche, une veste gris pâle qu'elle a achetée l'avantveille. Pas d'autre bijou que la croix qu'elle ne quitte jamais et qui lui vient de sa grand-mère, mais que personne ne remarquera puisqu'elle est dissimulée sous l'empiècement de la chemise. Elle n'est pas maquillée, on le lui a déconseillé. On lui a dit aussi : "N'ayez pas l'air d'une condamnée. Le noir et le blanc doivent être égayés d'une touche de couleur." En fouillant dans ses tiroirs, elle a trouvé cette écharpe rose pâle qu'elle a enroulée autour de son cou. Elle a aussi relevé ses cheveux sur sa nuque et les a maintenus avec un lien de la même couleur. Elle espère que cela suffira.

Elle s'est réveillée beaucoup trop tôt, juste après cinq heures, et n'a pas réussi à se rendormir. Elle s'est fait un café dans la cuisine. Aucune fenêtre n'était encore allumée dans l'immeuble d'en face. Elle a pris la tasse brûlante et s'est remise au lit, parce qu'elle avait froid. Elle a tenté d'ouvrir un magazine, mais c'était peine perdue : elle tournait les pages sans comprendre. Alors elle a seulement laissé filer les minutes, en essayant de ne penser à rien, et surtout pas à cette journée de fin d'hiver dont, elle le sait, elle se souviendra à tout jamais, que rien ne viendra jamais effacer de sa mémoire, quelle qu'en soit l'issue. Elle n'a pas pleuré, elle est au-delà de cela, mais son cœur, à présent, a tendance à s'emballer. Elle le sent qui cogne dans sa poitrine. Elle tremble à l'idée d'avancer, d'entrer dans la salle inconnue ; elle frémit en pensant à Kolia, qu'elle n'a pas vu depuis dix-huit mois et qui, lui aussi, va se trouver là, sans doute pas loin d'elle, comme l'a précisé l'homme en noir, mais à qui elle ne pourra pas parler, ni même peut-être sourire. Dans sa tête, les idées se succèdent sans qu'elle parvienne à y mettre de l'ordre, images d'un film noir dont le sens lui échappe, mais dont le suspense la paralyse ; il va pourtant falloir se concentrer. Se concentrer, a dit l'homme en noir, rester vigilante, ne pas perdre son sang-froid, se montrer claire et précise, ne pas faiblir, ne pas reculer, se défendre. Elle pensait avoir peur, elle comprend qu'elle est au-delà de la

peur. Elle ne s'appartient plus, elle est un jouet entre les mains des autres. L'homme en noir en a terminé avec les gendarmes. Son visage paraît tendu, tout à coup. Il la contourne pour passer le premier. Ensemble, ils entrent dans la salle.

9 H 19
KARINE

ELLE SE TIENT, TRÈS RAIDE, sur le banc de bois dont elle ressent déjà l'inconfort. Ses doigts se sont noués autour de l'anse de son sac, qu'elle tripote nerveusement pour s'empêcher de regarder sa montre. Il règne, autour d'elle, un brouhaha feutré. Un gendarme l'a conduite à cette place, près du mur de droite. Les bancs se remplissent à mesure. La convocation indiquait "neuf heures trente précises", mais beaucoup de gens sont, comme elle, arrivés en avance. Elle tente de repérer les visages qu'elle a déjà croisés hier, lors de la journée d'information. Un homme âgé, tout près, avec l'air digne d'un major de l'armée anglaise ; une femme proluxe qui n'a pas cessé, la veille, de parler trop fort ; une toute jeune femme avec un air un peu perdu ; un autre homme au regard vide qui bâille la bouche ouverte. Elle se sent pleine d'appréhension ; elle n'a pas choisi de faire partie de ce groupe, le hasard a décidé, mais elle n'aime pas ça.

La salle est grande, mais pas gigantesque. Elle compte les bancs : dix-sept rangs de part et d'autre d'une allée centrale. Au-delà, près de l'estrade, se trouvent les espaces réservés. Elle regarde droit devant, sans oser tourner les yeux vers la gauche. Là se trouve le lieu, vide à cet instant, qui l'effraie plus que tout. Quatre parois vitrées autour d'un enclos. Dans quelques minutes, sans doute, cet espace sera habité. Elle tremble à cette pensée.

Un appariteur s'approche des bancs et murmure quelque chose. L'homme répète les mêmes mots au fur et à mesure, en avançant vers le fond de la salle. Elle comprend qu'il va lui falloir aller jusqu'à cette femme, là-bas, vêtue d'une longue robe noire, et dont elle n'a pas encore saisi l'utilité. Elle s'accroche fermement à son sac et suit avec docilité le troupeau qui se dirige vers la femme.

Derrière un bureau de bois blond, la femme en noir tient ouvert un immense registre. La file s'allonge devant elle. On voit les gens présenter à nouveau leur convocation et leur pièce d'identité. Son tour arrive.

— Vous vous appelez Karine Longuet, vous êtes née le 13 décembre 1973 dans le Vaucluse et vous portez le numéro 37 ?

Elle acquiesce d'un signe de tête.

— Signez ici, s'il vous plaît.

Sa main tremblote. Elle gribouille une signature et retourne à sa place.

Son inquiétude augmente avec les minutes. Qui sait, tout sera peut-être bientôt terminé, si le tirage au sort la laisse tranquille. Elle pense à ses deux enfants, qu'elle a embrassés ce matin en partant. Noémie a toussé cette nuit. Si une angine se déclare, Noémie aura peut-être de la fièvre. La directrice de l'école laissera un message sur le portable de Karine, comme elle le fait ordinairement lorsqu'un problème survient. Mais Karine, aujourd'hui, ne pourra pas se libérer plus tôt. Cela aussi l'inquiète.

Il y a un mouvement, du côté de la porte d'entrée, et les têtes se tournent avec un bel ensemble. Trois personnes, guidées par l'un des gendarmes, viennent s'installer sur un banc isolé, quelques rangs devant Karine. Eux ont une place à part. Une place dans l'espace réservé. Karine les observe avec curiosité : deux femmes, un homme. On identifie sans peine le couple : trente-cinq ans et, déjà, les traits tirés. La femme surtout, dont le visage reflète une lassitude pénétrante.

Sur la gauche aussi, on s'agite. Au fond de la cage vitrée, une porte s'ouvre. Karine retient son souffle. Un nouveau gendarme passe une tête et disparaît aussitôt. Le temps s'étire.